

**Dictionnaire des maladies
éponymiques et des observations
princeps : Menière (maladie de)**

**Menière, Prosper. - Maladies de
l'oreille interne offrant les symptômes
de la congestion cérébrale
apoplectiforme**

In : Gazette médicale de Paris, 1861, vol. 16, p. 88-9

tismal (p. 142), cet instrument, à jet continu, décrit tout au long dans l'EMBRYOLOGIE; et puisqu'il met votre conscience en repos dans tant de circonstances, il peut bien la tranquilliser encore dans celle où votre paix ne pourrait s'acquiescer qu'au prix de celle de vos semblables.

Mais l'EMBRYOLOGIE SACRÉE ne s'arrête pas aux questions de dogme; elle ne dédaigne point d'aborder la science elle-même. Pendant que M. Lafforgue était en voie de réformes et de progrès, pourquoi donc a-t-il négligé de demander la prescription, impérative pour le médecin, de l'exécution de cet autre précepte plein de prudence :

« On ne devra point négliger de mettre entre les dents de la femme à l'instant de sa mort, un tube de roseau. L'usage de ce tuyau est recommandé dans une ordonnance sur cette matière de l'évêque de Girgenti, et dans un grand nombre de synodes, afin de permettre l'issue des corpuscules putrides dont le séjour pourrait être nuisible à la conservation de l'enfant. » (P. 62.)

Voilà les bases sur lesquelles se fondera bientôt la science, si on laisse faire tous ces fanatiques : et nous qui croyions que le passé était bien mort!

— Quoique la question des congestions cérébrales apoplectiformes ait occupé encore une grande partie de la séance, et que M. Trousseau n'ait pas encore répliqué aux divers orateurs qui ont paru à la tribune pour discuter son opinion, on peut considérer cependant cette discussion comme virtuellement terminée. De toutes les professions de foi sur le point de science soulevé par l'éminent professeur et, en particulier, de celles de MM. Girard de Cailleux et Falret entendus dans cette séance, et dont les capacités spéciales sont ici pour faire autorité, il résulte qu'effectivement il est un certain nombre de congestions cérébrales apoplectiformes dont il faut attribuer le point de départ et l'origine à la maladie épileptique. Mais, d'autre part, il ne faudrait pas pousser cette vérité partielle jusqu'à lui faire dire que la congestion apoplectiforme soit désormais un mythe; on s'écarterait considérablement du fait. Telle est également la conclusion d'une excellente et dogmatique leçon faite à la tribune de l'Académie par M. le professeur Beau. Dans cette lecture concise, l'orateur a rappelé sommairement les définitions et la symptomatologie des deux affections en présence dans le débat, et s'est attaché à peindre leur physiologie différentielle. Ce résumé est une des bonnes choses qu'ait entendues l'assemblée sur cette matière, et il pourra servir de point de départ pour l'avenir; il fixe une étape nouvelle, plante une borne milliaire sur une route qui tenait un peu du labyrinthe.

A ce point de vue, nous avons remarqué avec sympathie les efforts faits par le savant professeur et par M. Durand-Fardel, qui l'a remplacé à la tribune, pour ramener à leur véritable sens les termes employés dans cette discussion. L'expression « apoplexie » entre autres, ne veut rien dire autre chose que le fait de tomber subitement privé de sentiment, d'intelligence et de mouvement (*ἀποπληξτεν*, frapper, abattre). Pourquoi avoir détourné ce mot de sa signification réelle et générale, pour en faire exclusivement le représentant de l'hémorragie cérébrale. Nous retrouvons là les tendances étroites d'une école un peu myope, l'école anatomique exclusive. Nous ne sommes pas encore, en médecine, et nous n'y arriverons peut-être de longtemps, en mesure de donner aux maladies, les plus communes elles-mêmes, des dénominations renfermant en elles les idées de nature et de cause.

Et en même temps, à la voix et sous l'inspiration du médecin, le village du mont Dore se transformait, les rues s'alignaient, les chaumières se convertissaient en beaux hôtels, et, en peu d'années, Bertrand avait créé autour des bains une petite cité thermale dont il a été le bienfaiteur.

V. — Jamais vie de médecin des eaux ne fut mieux remplie que la sienne; il se levait tous les jours à une heure du matin, ayant pris à peine quelques instants de sommeil. Alors commençait le service des bains, et il était là comme sur un champ de bataille, entouré d'une escouade de baigneurs, de doucheurs et de porteurs qu'il faisait manœuvrer à son gré; tout se passait avec une régularité parfaite. Le médecin parcourait les salles, examinait chaque malade au bain, jugeant de la température des eaux, des effets produits, et prenant incessamment des notes. A neuf heures du matin, le service terminé, Bertrand visitait les malades retenus dans leurs lits. Le reste du jour était consacré à la consultation, qui souvent ne se terminait qu'à onze heures du soir.

Le médecin n'accordait rien aux caprices de ses malades, et tout au mont Dore subissait l'influence de sa forte volonté (1). Il savait que ses eaux ne

Jusqu'à ce que nous possédions clairement et incontestablement ces éléments (ce dont nous ne sommes que trop éloignés), il n'est que sage de conserver précieusement ces expressions générales qui ne préjugent rien, qui n'appartiennent à aucun système, et qui ont souvent l'avantage, comme dans l'espèce, d'offrir en elles un tableau parfait des symptômes pathognomoniques. Ne traitons pas avec ce dédain des nomenclatures qui servent seules de lien entre les grands observateurs des siècles passés et nous-mêmes. L'école dite physiologique n'a pas fait en réalité tant de ruines, et surtout n'a pas survécu de tant d'années aux destructions qu'elle a cru accomplir, que l'on doive oublier pour elle les travaux des hommes illustres qui l'avaient précédée. Les ouvrages des Boerhaave, des Van Swieten, Stoll, Franck, Sydenham, Baglivi, etc., etc., peuvent encore être lus et médités avec fruit, et il y a profit dès lors à ne point divorcer avec les termes dont ils se servaient et sous lesquels chacun les a longtemps compris.

Finalement, nous sommes ramené à la conclusion de notre dernier article sur cette discussion. L'attaque légère d'épilepsie, débutant après la trentième année, a souvent été prise pour une congestion apoplectiforme. Il importe donc d'avoir sous les yeux le tableau du diagnostic différentiel de ces deux états pathologiques. Mais il importe encore plus de se faire une idée juste de leur nature à l'une et à l'autre, car, pour l'une et pour l'autre, le médecin n'est rien moins que fixé sur ce qu'il convient de faire.

GIRAUD-TEULON.

PATHOLOGIE AURICULAIRE.

MALADIES DE L'OREILLE INTERNE OFFRANT LES SYMPTÔMES DE LA CONGESTION CÉRÉBRALE APOPLECTIFORME; par M. P. MÈNIÈRE, médecin de l'Institution impériale des Sourds-Muets.

Depuis le jour où nous avons lu à l'Académie de médecine un travail sur ce sujet, il nous a été envoyé plusieurs observations qui viennent à l'appui de notre opinion. Des faits parfaitement concluants, recueillis par des personnes très-compétentes, établissent avec toute la précision désirable que des accidents graves, revêtant la forme apoplectique, considérés comme dépendant d'une lésion cérébrale et traités en conséquence par tous les moyens en usage, appartiennent à des lésions de l'appareil auditif interne et ne laissent après eux qu'une surdité incurable. Nous pensons qu'il est utile de publier ces histoires de maladies qui sont loin d'être rares et qui sont trop souvent méconnues. Des faits semblables seront révélés et nous engageons nos confrères à scruter avec soin l'appareil auditif de leurs clients qui, ayant été frappés de ces sortes de phénomènes apoplectiformes, sont revenus bientôt à un état de santé parfait. En attendant ces contributions de chacun à l'éclaircissement d'un diagnostic différentiel si important, nous sommes autorisé à publier le fait suivant qui nous paraît fort instructif :

M. X., docteur en médecine, âgé de 47 ans, a éprouvé, depuis une quin-

vingtaine d'années, des accès de surdité qui, pendant les années où il pouvait convenir à toutes les maladies, que souvent elles pouvaient nuire : aussi, chaque année, renvoyait-il sans traitement la vingtième partie des nombreux malades qui affluaient au mont Dore. L'hôtelier avide murmurait, le médecin, qui avait adressé le client, était parfois blessé : n'importe, Bertrand avait jugé que les eaux ne convenaient pas; il était inexorable. Quelle conscience et quel exemple au milieu des défaillances de notre profession!

Le mont Dore était une clinique sérieuse : tout y était sévère, maladies, climat, montagnes, jusqu'à l'architecture et la police des thermes, et suivant l'expression d'une auguste princesse, le médecin n'y gâtait rien (1).

Bertrand était consulté comme un oracle; peu de médecins hydrologues ont joui d'autant de crédit et de renommée. Il eut pour clients toute la grande aristocratie française : famille royale, princes du sang, maréchaux, généraux, ministres, députés, savants et artistes célèbres, nobles étrangers, tous affluèrent au mont Dore, et des rives de l'Ebre jusqu'aux bords de la Tamise, son nom était connu, son talent apprécié.

« malades qui se dirigent d'après ses documents, parce qu'il a une sorte d'inflexibilité dans ses prescriptions, parce que nul ne sait mieux que lui toutes les règles de la discipline médicinale. » (PRÉCIS HISTORIQUE SUR LES EAUX MINÉRALES, p. 222.)

(1) Parole de S. A. R. madame la duchesse d'Angoulême lors de son voyage au mont Dore.

(1) Voici ce que disait Alibert, en 1826, au sujet de l'inspecteur du mont Dore : — « Les longues gouttes, les rhumatismes froids, un grand nombre de maladies lymphatiques, malgré leur opiniâtreté, peuvent s'amoinrir par les soins de M. l'inspecteur actuel, parce qu'il a un grand empire sur les

zaine d'années des bruits de nature variable dans les oreilles et surtout dans la gauche, qui s'est perdue peu à peu en dépit des traitements les plus énergiques. L'oreille droite s'est affaiblie de la même manière sans que ni l'une ni l'autre aient jamais été le siège d'aucun accident inflammatoire, pas même de lésion catarrhale des trompes et des caisses; l'air a toujours librement pénétré dans l'oreille moyenne.

Il s'est manifesté un grand nombre de fois des symptômes de congestion sanguine vers les oreilles, mais extérieurement; celles-ci devenaient rouges, chaudes; le malade remédiait à cela par des moyens simples, et depuis 1854, il avait renoncé à tout traitement, espérant que la surdité resterait stationnaire.

Depuis trois ans environ le mal n'avait fait aucun progrès lorsque, le 26 décembre dernier, après une journée passée en plein air, M. X., occupé à lire, fut pris tout à coup d'éternuements violents, puis ayant voulu se lever, il s'aperçut que sa démarche était chancelante, qu'il ne pouvait librement se diriger en ligne droite. Trois heures plus tard, les mêmes symptômes persistaient, bien que le malade eût pris un pédiluve fortement sinapisé. Il fit un léger repas, se coucha, espérant que le sommeil mettrait fin à cet accident qui l'inquiétait.

Réveillé à deux heures du matin, il constata que la marche était plus difficile encore que la veille, il y avait dans la région occipito-mastoldienne gauche un sentiment de pesanteur, de compression, et le malade tournait involontairement sur lui-même de droite à gauche; il y avait menace de chute, comme si le côté gauche du corps n'obéissait plus à la volonté, tandis que dans le lit, les deux moitiés du corps exécutaient librement tous les actes volontaires.

L'intelligence était intacte, le malade put écrire aussitôt à l'un de ses confrères pour réclamer son assistance. Celui-ci vint aussitôt, et au moment où il se disposait à pratiquer une saignée de bras, le malade fut pris de nausées, il vomit, et les vomissements se répétèrent très-souvent pendant la journée suivante, l'estomac ne pouvant absolument rien supporter.

Les 28, 29 et jours suivants, sous l'influence de la saignée, de ventouses scarifiées et d'un purgatif, le trouble des mouvements s'est progressivement dissipé, et le 2 janvier le malade put sortir en gardant encore un peu d'incertitude dans la marche. Aujourd'hui la santé générale est parfaite, mais l'ouïe s'affaiblit graduellement.

Le médecin qui a observé exactement sur lui-même la succession de phénomènes relatés ici, a cru d'abord à une congestion cérébrale, et deux de ses confrères qui l'ont vu pendant la maladie, ont pensé comme lui que la congestion avait son siège dans le cervelet, mais il leur semble aujourd'hui bien plus probable que les accidents dépendent d'une lésion de l'oreille interne, et nous sommes pleinement de cet avis.

Voici une autre observation qui nous paraît éminemment propre à jeter du jour sur cette question :

M. X..., docteur en médecine, âgé de 45 ans, petit, maigre, brun, de constitution nerveuse, tempérament bilieux des Méridionaux, éprouva en 1858 des accès de fièvre intermittente assez graves pour exiger l'emploi du sulfate de quinine à hautes doses. La fièvre céda, mais il resta dans les oreilles des bourdonnements qui finirent par prendre assez d'intensité pour attirer l'attention du malade. Il s'en était d'autant moins occupé au début de la maladie que déjà à plusieurs reprises, dans des circonstances analogues, les bruits s'étaient promptement dissipés.

Cette fois, il n'en devait pas être de même, les bruits persistaient et bientôt on put constater que l'audition s'était affaiblie. Il survint quelques altérations de la peau des méats externes, du prurit, un petit suintement, mais bientôt le malade éprouva des vertiges survenant tout à coup et suivis de vomissements.

Lorsqu'il se rendait à Paris avant la saison des eaux, son cabinet était assiégé. Les médecins attendaient son arrivée, pour qu'il jugeât de l'opportunité du traitement pour les clients qu'ils lui adressaient. On tenait avant tout à l'opinion de Bertrand, et la foi qu'inspirait son talent était doublée par la confiance dont on honorait sa probité.

Si Bertrand domina ses malades par le savoir et l'expérience, il les domina surtout par son caractère. Sous une écorce rude et sévère, il cachait les sentiments les plus élevés et les plus délicats; ce fut là surtout la raison de ses succès. Son noble cœur lui conquit de nobles amis. — « Quand vous viendrez à Paris, lui disait un général illustre qui avait fait plusieurs saisons au mont Dore, vous viendrez, monsieur, non pas chez le maréchal, mais chez votre ami Soult. »

Passionné pour ses malades, Bertrand leur donnait les soins les plus assidus : et pour qui connaît l'exercice de la médecine, ces soins avaient un mobile bien supérieur à celui de l'intérêt. Pour le médecin inspecteur du mont Dore, les honoraires eurent de fait leur sens véritable : ils ne pouvaient être qu'un honneur toujours au-dessous de la dette réelle.

Bertrand arriva à la fortune, mais il n'en jouit pas seul. Sorti d'une nombreuse famille, il sut y trouver plus d'une nécessité à soulager. Chaque année, en quittant le mont Dore, après avoir reçu l'or du riche, il en faisait une bonne part aux pauvres. Il fut leur bienfaiteur : c'est pour eux qu'il obtint la création d'un hôpital à côté des thermes mêmes, et c'est à leur service, nouveau bienfait, que furent affectées les vastes et belles piscines de l'établissement. Il protégea leurs intérêts jusqu'au milieu des quêtes nombreuses

Ces sortes d'accidents cérébraux se renouvelèrent assez souvent sous l'influence d'un voyage, d'une variation brusque de température; les vertiges avec nausées et vomissements s'accompagnaient de faiblesse musculaire, d'affaiblissement général, et pendant les mois de janvier et février 1859, le malade fut contraint de garder le lit : les vertiges cessèrent pendant le mois de mars jusqu'au 25 août, puis ils reparurent, et avec une telle force, que plusieurs fois le docteur X... tomba subitement au milieu de la rue en allant faire sa visite à l'hôpital.

La surdité augmentait rapidement, et cependant à l'exception d'un léger suintement muqueux dans les oreilles, celles-ci étaient saines, et il suffisait d'un léger effort d'expiration, le nez et la bouche fermés, pour introduire de l'air dans les caisses.

On déploya contre ces symptômes prétendus cérébraux toutes les ressources de la thérapeutique la plus active, mais sans succès, et l'ouïe est presque perdue aujourd'hui. La santé générale est excellente, les fonctions cérébrales sont régulières, et tout prouve que la cause des phénomènes observés se trouve dans l'appareil auditif interne.

Nous possédons un grand nombre d'observations analogues, recueillies chez des personnes intelligentes, attentives à ce qui se passe en elles et très-capables d'en tenir compte. Il en est parmi ces malades qui n'ont pas tardé à signaler la coïncidence entre les bruits auditifs, les vertiges et la surdité, qui ont établi d'eux-mêmes le pronostic de cette singulière affection et ne se sont plus inquiétés du retour des accidents cérébraux. D'autres, il est vrai, conservent un profond sentiment d'inquiétude, de terreur même, et ne peuvent se figurer que le mal a son siège principal dans l'oreille. Les idées répandues dans le monde sur la gravité des troubles fonctionnels du cerveau, la perspective de l'apoplexie, de la paralysie, de l'imbécillité qui survient à la suite des attaques réitérées de congestion dans le crâne, tout cela tourmente horriblement certains malades et devient l'occasion d'une préoccupation dangereuse, que détruit à peine l'observation régulière des symptômes, leur diminution graduelle et la constatation de la surdité comme conséquence ordinaire de ces accidents si fâcheux.

Nous le répétons, il y a là un point à éclaircir. Les médecins sont prévenus. Que ceux qui auront l'occasion d'observer de semblables phénomènes chez leurs clients prennent la peine d'explorer avec soin l'appareil auditif, qu'ils constatent le degré d'audition de chacune des oreilles, qu'ils interrogent les malades à l'effet de savoir ce qui s'est passé dans ces organes depuis l'apparition des accidents congestifs de l'encéphale, et ils auront bientôt reconnu que l'appareil auditif interne est le siège du mal, le point de départ des symptômes qui ont paru d'abord si redoutables, et contre lesquels on déploie une rigueur de traitement dont l'inutilité n'est pas le moindre des inconvénients.

qui se faisaient aux eaux, en signalant plus d'une fois à l'administration les spéculations de la mendicité s'exerçant au détriment de la véritable indigence.

VI. — La saison des eaux terminée, Bertrand se retirait à sa campagne. Là, l'ancien élève des Oratoriens se délassait en relisant ses vieux auteurs latins : il aimait de préférence Horace, et le savait tout entier par cœur. Le médecin du mont Dore appartenait à cette dernière génération d'hommes qui, aux approches de notre grande révolution, avait pu être encore fortement nourrie dans l'étude des lettres. Il y avait puisé cette beauté et cette pureté du discours qu'on admire dans ses écrits, et comme le style, c'est l'homme, on reconnaissait aussi au nerf de sa parole toute l'énergie de son caractère.

Ne perdant jamais de vue ses malades, il entretenait avec eux une vaste correspondance, et l'on retrouve dans ses lettres plus d'une page empreinte de sensibilité, d'esprit et d'originalité.

Pendant l'hiver, Bertrand faisait ses rapports annuels sur chaque saison minérale, et les adressait, suivant l'usage, à l'Académie de médecine : cette compagnie célèbre s'était empressée, dès sa création, de le nommer l'un de ses membres associés.

J'ai lu tous les rapports de Bertrand : ils ont tous le cachet de l'observation exacte, et son talent de thérapeutiste s'y révèle par mille traits. La plupart mériteraient d'être publiés, et seraient un complément précieux de ses RECHERCHES SUR LES EAUX DU MONT DORE.

Plus d'une fois dans ses communications périodiques à l'Académie, il s'é-